

TROU DE MEMOIRE

Je suis née à la fin de la guerre.

Nous nous situons par rapport à la guerre, avant, pendant, après, il ne s'agit que de quelques années et cela crée entre nous des différences fondamentales, cela met entre nous des frontières infranchissables.

Je suis née six mois avant la Libération, dans le sud-ouest de la France, en zone libre, dans une famille d'officiers. Mon père, mon oncle, mon grand-père, mes grands-oncles, tous les hommes que j'ai pu connaître dans les premiers mois de ma vie étaient officiers et avaient choisi de faire carrière dans l'armée. Aussi loin que je me souviens, je vois des hommes en uniforme, avec des galons et des décorations, des képis, des boutons dorés qu'il fallait fixer un à un dans de petites boutonnières. Ils étaient dans la main lourds comme des billes et ils sentaient le cuivre. A côté de ces habits chamarrés, le costume civil sombre et étriqué auquel ils devaient être, comme tout un chacun, astreints dans la période de l'après-guerre semblait un habit d'infamie. Il cachait pourtant mal leur anonymat puisque je n'ai jamais entendu appeler mon grand-père où qu'il fût autrement que par son grade. Dans le village du sud-ouest où il s'était réfugié avant de s'y établir, et donc où je suis née, il reste dans les mémoires comme "le Colonel".

Il avait fait deux guerres comme ses beaux-frères. Son fils et son gendre, mon père, avaient fait la dernière. Ils avaient tous été blessés, ils avaient été faits prisonniers. J'ai entendu parler de la guerre, j'ai assisté à toutes sortes de commémorations. Devant des monuments aux morts, monuments de toutes les douleurs, soldats mourants, femmes en larmes, coqs dressés sur leurs ergots, familles décimées, longue liste des morts, on égrenait chaque nom pour l'accueillir d'un sourd : Mort pour la France! Je n'ai jamais entendu parler de l'Allemagne, je n'ai jamais entendu désigner l'Allemagne comme l'ennemi. Cette entité était recouverte par une notion plus lourde, plus profonde, celle de la guerre qui réunissait la première et la seconde, comme elle rassemblait sur le même monument aux morts tous les morts dans une équation d'une mathématique terrible qui donnait cette étrange fraction $14/18$ et $39/40$ d'autant plus troublante que le $39/40$ signifiait en fait $39/45$.

Les hommes ne parlaient pas. Pas d'illustres batailles, pas de faits d'armes, pas de jugements généraux sur l'esprit des peuples, le comportement de l'armée ennemie, la mentalité des soldats, bref de tout ce dont s'était emparé, je ne l'ai vu que beaucoup plus tard, une imagerie populaire qui exaltait à travers les caricatures, les cartes postales, les titres de journaux, la férocité, la barbarie, la perfidie de l'ennemi. Dans ma famille, les rapports des soldats entre eux et envers l'ennemi ressemblaient assez à ceux qui régissent ceux des personnages de *La Grande Illusion* de Renoir. Il y avait des règles et un code de l'honneur, viril et guerrier. On ne se vante pas d'avoir gagné une guerre mais on souffre dans son honneur de l'avoir perdue.

Dans cette conjuration du silence, les femmes ont donné des indices. Ma grand-mère, contre toutes les lois, témoigne de l'horreur vécue par son frère à Verdun. Ma mère est restée à jamais marquée par la nouvelle d'un père porté disparu. Elle a gardé pour elle le terrible secret jusqu'à ce

que par le témoignage d'un officier on apprenne qu'il avait été vu vivant dans la poche de Dunkerque. Plusieurs semaines s'écoulaient avant l'annonce officielle de son emprisonnement en Allemagne. Où ? Je ne sais pas. Ils n'ont pas parlé des camps, elles ont témoigné de leur humiliation. Pour elles, ils étaient revenus tristes et chagrins, ils n'étaient plus pareils : "Je ne l'ai plus jamais retrouvé comme avant ! Il n'a plus jamais été le même !" Mais c'est la guerre qui avait brisé ces caractères, pas l'Allemagne, comme c'est la guerre qui avait façonné ces nouvelles façons de vivre inquiètes et économes. Nous étions tous des survivants et nous allions vivre avec des techniques de survie. Il se trouve que pendant dix ans, parce que je vivais sous des climats difficiles, loin de tout, mes petits déjeuners ont été constitués de boîtes de survie de l'armée américaine. Je revois la boîte d'aluminium, j'entends le chuintement quand on l'ouvre. J'ai le goût de la barre chocolatée, du sachet de vitamine C. Ici la nausée recouvre tout.

L'Allemagne s'enfonce dans le trou de mémoire primordial. Oubliés ses frontières, ses montagnes, ses plaines et ses fleuves. A douze ou treize ans, on me demande de dessiner le Rhin au tableau. Je le fait naître dans la Méditerranée avec beaucoup d'assurance, je le confond avec le Rhône. Plus la craie remonte vers le nord, moins je sais. Où finit le Rhin ? Cette anecdote ne témoigne pas seulement que j'ignorais la géographie, le fait même que je m'en souviens dit aussi l'effacement dans mon inconscient d'une terre, d'un peuple, anéantissement consacré dans un même mouvement par l'absence de la langue allemande. Toutes les générations avant moi, dans une tradition intellectuelle bien française parlaient allemand. Je me rappelle ma mère récitant de la poésie allemande. Dans ma famille, on donnait la préférence à l'allemand sur l'anglais. On ne se posera même pas la question de savoir si je l'apprendrais. Le rendez-vous avec la littérature et la philosophie n'auront jamais lieu. Je lirai en traduction des auteurs, sans les relier à une culture particulière et la poésie restera prisonnière des lèvres closes de ma mère.

Pour moi l'Allemagne qui n'avait pas directement existé allait donc naturellement rejoindre les limbes d'une mémoire qui sur elle n'avait rien eu à enregistrer. J'allais en revanche consacrer ma connaissance de la guerre. La guerre quitta l'abstraction des chiffres inexacts pour revendiquer une situation géographique, une identité physique, une particularité tropicale. L'Indochine a incarné une réalité que l'Allemagne n'a jamais possédée. Ce pays eut pour première et intime conséquence de me séparer quatre ans de mon père, c'est-à-dire de nous séparer à jamais. La guerre, un enfant la vit au quotidien dans la chair de sa mère. Longues attentes, interminables angoisses. Le visage qui se durcit et le corps qui sèche. Elle me prenait dans son lit, ma chair d'enfant la consolait. Un jour, il est revenu. Je ne le connaissais pas.

Mais qui le connaissait ? Se connaissait-il lui-même ? Il était officier mais médecin. En marge des combats mais de tous les combats, d'aucune victoire, de toutes les défaites, celles des blessés et des mourants (c'est dans *La 317ème section* de Pierre Schöndorfer que j'ai vu le visage de sa guerre). Il était français mais "d'Algérie", "pied-noir" selon l'expression qui rassemble sans les contenir tant de peuples d'origines diverses et qui signifie seulement qu'ils ne sont pas arabes. Comme les autres pieds-noirs, il était plus français de principe que de cœur. Ils adhéraient à l'histoire et à la

géographie, pas aux moeurs. La France était un pays en bleu, blanc, rouge, dont ils ne se fussent pas étonnés s'ils y avaient été un jour, d'y rencontrer Jeanne d'Arc ou Napoléon. La France était une identité abstraite à laquelle il fallait consacrer son idéal, une religion républicaine en somme. Pied-noir et officier-médecin français, mon père assortissait son absence d'identité à une identité parfaite polie par des siècles d'histoire et de légende. Les inconciliables se trouvèrent en lui réconciliés et même justifiés. Il fut un général français comme Camus fut un écrivain français. Ils vécurent tous deux cette parfaite dichotomie entre le pays physique et le pays moral, entre une adéquation presque sensuelle à un territoire physique et une identification idéale à un pays rêvé.

La guerre d'Algérie se chargea de briser la greffe qui était en train de prendre et de la transformer en une fracture irréductible suppurant à jamais dans une plaie ouverte. Ce fut l'époque des Indépendances et partout où nous allions, le drapeau français était remplacé par le drapeau tout neuf d'un jeune pays. L'Allemagne n'avait pas de place dans ces pays tropicaux qui vivaient avec violence l'affirmation de leur identité contre une France omniprésente et écrasante dont ils rejetaient la sujétion. Qui pense à l'Allemagne pendant toutes ces années, qui pense à l'Allemagne dans la corne de l'Afrique, au Sénégal, en Côte d'Ivoire, au Laos, au Cambodge? Pas moi. Mon père peut-être, comme le souvenir d'une lointaine mais primitive humiliation.

Derrière la France idéale des images d'Epinal décolorées pour peuplade du tiers monde, se découvrait la France réelle des vérités amères pour déçus de tous bords. De son côté la France était devenue tiers-mondiste et antimilitariste. Est-ce dans cette période de rejet qui devait le balader sans répit autour du monde, de poste en poste, c'est-à-dire d'exil en exil, que mon père a commencé à soulever le couvercle de la marmite pied-noire? Est-ce parce que la greffe française lui laissait une plaie à vif qu'il a cherché dans les mille identités possibles de l'identité de l'exil, celle qui lui ferait prendre racine ?

Du melting-pot pied-noir nous aurions pu tirer n'importe quelle carte, l'espagnole, la juive, l'italienne, la turque ou l'égyptienne. Nous n'avions pas assez de passé pour savoir d'où nous venions. La configuration familiale était étonnante, floue et déchirée. Les légendes entretenaient le secret. N'importe qui à moins d'avoir été abandonné à la naissance peut remonter à cinq ou six générations. Nous étions des abandonnés des origines, nous avions des noms d'emprunt, on s'était inventé des pseudonymes. Une arrière-grand-mère avait laissé sa trace dans la mémoire des armées impériales au Mexique. Son surnom fut-il suffisant pour nommer une horde de sans-noms? Un oncle avait fait fortune dans les vignes. Sa richesse dont il exhibait les signes extérieurs fut-elle suffisante à nourrir une bande de pauvres hères. Si on appliquait à cette famille les critères de la réussite ou de la gloire, elle n'existait pas. Pour la dire, pour la faire exister, on aurait dû se résoudre à retracer l'épopée de la misère.

On s'en tint d'abord à une légende, celle d'une famille alsacienne qui en 1870 serait venue coloniser l'Algérie. La légende alsacienne en dehors du fait qu'elle justifiait la réalité d'un type physique d'hommes et de femmes de haute taille et à l'oeil bleu était particulièrement adaptée au contexte de la décolonisation de l'Algérie. Dans l'un et l'autre cas, à la fin du XIXe siècle comme au

milieu du XXe, ces gens avaient pris au risque de l'exil le parti d'être français envers et contre tout. Mais l'on se servait de cette région frontalière qui était passée de l'Allemagne à la France et de la France à l'Allemagne pour prendre ses distances avec la France. L'Algérie n'était plus française et vus d'Alsace on n'était pas totalement français, c'est-à-dire qu'on a continuellement joué avec l'idée d'être surtout Allemands !

Mais la réalité étant toujours plus forte que la fiction, mon père devait apprendre quelques mois avant sa mort la clef de l'énigme : sa mère était en fait d'origine allemande. Comme toujours, la légende avait caricaturé et simplifié l'histoire. Les ancêtres n'étaient pas alsaciens mais mosellans, des prussiens de la Moselle. Ils n'avaient pas rejoint l'Algérie après 1870 mais au milieu du XIX^e siècle. Ils venaient de la région de Trèves, d'un village qui portait le nom de Schönberg. Les recherches généalogiques ont décrit les circonstances de leur exil : des catholiques misérables qui cherchent refuge en France. Ils seront parqués par les autorités à Dunkerque, - décidément, cette ville n'est pas innocente -, puis refoulés et expulsés vers l'Algérie récemment conquise. Les terres des riches vignobles ont été défrichées à la main, gagnées sur les palmiers nains par ces sans-patrie.

Je m'associe abusivement à cette tentative de germanisation de la famille de mon père que je reconstitue après-coup. A l'exemple de l'arbre que l'on avait planté pour ma naissance, je poussais dans le jardin de mon grand-père, le Colonel. Je m'appliquais à obtenir cette identité et française et bourgeoise et régionale qui est la seule garantie d'une vie vivable. J'exécrais la légende et l'exil, j'avais eu ma dose de pays tropicaux, d'endroits sans nom, sans route et sans école, de drapeaux que l'on baisse sous les huées. J'en avais par dessus la tête des faux paradis où les hommes et les bêtes meurent de faim, où les plantes refusent de pousser. Pour me consoler d'être si mal française je ne flirtais pas avec l'idée d'être un peu allemande. Allemande comme qui? Le Sud-Ouest des années soixante faisait sa pelote dans le régionalisme. Le Colonel avait compris avant tout le monde en installant sa famille sur la terre des origines sinon dans le berceau de sa naissance que l'on est toujours un français de quelque part, avec un accent particulier.

Le Sud-Ouest du passé regardait vers le sud, le pays basque français a toujours rêvé de se réunir au pays basque espagnol pour un grand pays basque autonome; la France du devenir regardait vers l'Ouest, le futur serait américain ou ne serait pas. L'Est était bien gardé par le géant soviétique, le rideau de fer était une image d'une certaine façon rassurante et la guerre froide impliquait plus une glaciation des rapports que l'imminence d'un conflit. J'apprenais l'anglais, je lisais des romans américains; l'allemand pénétra ma culture par le biais de la littérature comparée. Encore faut-il préciser que ce ne fut que dans la période romantique par l'intercession de Madame de Staël ! En dehors de ceux qui se destinaient à la philosophie ou qui faisaient de la musique, les jeunes gens de ma génération avaient peu d'occasion de s'intéresser à l'Allemagne. Le temps de la célébration à la Giraudoux ou à la Romain Rolland était passé et le temps du procès de la mémoire n'était pas encore venu.

A une époque où la médiatisation n'avait rien à voir avec ce qu'elle est, où tout passait encore chez les intellectuels par le livre, j'ai vu des images du procès Eichman, j'ai vu dans une

cinémathèque *Nuit et brouillard*, j'ai visité le camp de concentration du Struthof. En Normandie, en allant visiter un cimetière américain je suis entrée dans un cimetière allemand; en écho au fameux "mort pour la France", les croix de pierre des monuments aux morts y disaient dans une litanie interminable: "un soldat allemand", "un soldat allemand", "un soldat allemand,... Tout cela appartenait au passé, la guerre avait un visage effroyable. J'allais vivre en Afrique.

L'Allemagne a pris enfin un visage en 1989. J'étais invitée à Berlin-Est en compagnie de Michel Tournier et d'un écrivain communiste à faire une conférence à l'université Humboldt au moment de la chute du mur. Comme l'explorateur qui découvre une nouvelle terre, un nouveau peuple, j'ai eu d'abord l'impression d'aborder un monde fragile protégé par son isolement et ma première crainte a été de voir gâcher tout cela. C'est de l'Est qu'en voyant arriver les premiers habitants de l'Ouest, j'ai vu poindre l'autre Allemagne sûre, fière, conquérante et libérale. Je l'ai vue, je le crains avec les yeux de l'Est, envieux et craintifs. C'est à l'Est que j'ai pris conscience des ravages du libéralisme ou de l'américanisme sur le monde.

Après les lenteurs de l'histoire, l'accélération des événements. La chute du mur a fait découvrir l'Est. Curieusement, en France, cela a correspondu à la résurrection d'un passé qu'une génération s'était appliqué à enfouir. Les procès pour collaboration, la chasse aux nazis, la question juive sont revenus dans l'actualité avec beaucoup plus de force. La littérature contemporaine écrite par des auteurs qui n'ont pas connu la guerre s'est emparée de l'histoire comme d'un objet de fiction et de morale. La télévision, le cinéma ont donné non plus seulement à la guerre qui avait été filmée en son temps mais à la société en guerre, - je pense à Truffaut, à Louis Malle -, une actualité bouleversante. Tout le monde a pu voir Shoa à la télévision, nous avons jour par jour suivi jour par jour le procès Barbie, le procès Papon.

Mes petits enfants sont allemands. Mes petits enfants resteront allemands parce que leurs parents et surtout leur père, sont mieux insérés dans la société allemande que je ne le suis dans la française. Le Colonel avait planté un arbre, il avait oublié d'assurer les murs. Ma maison d'enfance, celle qui me protégeait de l'errance a été vendue et c'est sur moi, maintenant que mon père est mort, qu'est retombé la malédiction de l'exil. Je pourrais vivre à New Delhi ou à Lima. Dans n'importe lequel de ces endroits je me reconnais et je me retrouve. En plaisantant je dis quelquefois que je suis un écrivain étranger qui écrit en français. Ce que je ne peux alors définir c'est la notion d'étranger. C'est parce que je suis étrangère à la France que mes petits enfants seront allemands. Le trou de mémoire a duré plus d'un siècle, de mes lointains aïeux jusqu'à mes petits enfants, c'est quelques générations, le temps de l'Allemagne en fait, de sa constitution jusqu'à l'Europe.

Paule CONSTANT, 16 février 2000